
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 19/2 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.2.57270

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

essentiel dans l'histoire de la ville de Berlin sera très rapidement un classique; il n'est pas certain qu'il puisse offrir le moindre rapport avec la période d'aujourd'hui tant les conditions des migrations actuelles et les groupes »reçus« sont éloignés des deux siècles qui sont l'objet de l'enquête.

Dominique BOUREL, Paris

Bernhard R. KROENER (Hg.), *Europa im Zeitalter Friedrichs des Großen. Wirtschaft, Gesellschaft, Kriege*, München (R. Oldenbourg Verlag) 1989, 316 p. (Beiträge zur Militärgeschichte, 26).

A l'occasion du bicentenaire de la mort de Frédéric le Grand, s'est tenu en 1986 à Fribourg-en-Brisgau, organisé par le Militärgeschichtliche Forschungsamt un colloque international se donnant pour but un réexamen de l'Europe en guerre au temps de Frédéric le Grand.

Le Dr B. Kroener chargé de la publication des Actes de ce colloque présente un ouvrage collectif de grande valeur, composé de douze études (un quart portant sa signature), œuvres d'historiens de Fribourg et d'universitaires allemands et étrangers (Suédois, Anglais, Canadien). On peut répartir ces contributions en trois groupes: 2 études concernant la Prusse, plus pour partie un article de B. Kroener comparant Prusse et Autriche; 5 études concernant les autres Etats, plus celle pour partie signalée précédemment; 4 études à thème général, dont une de caractère historiographique à rapprocher de l'introduction de B. Kroener.

La guerre de Sept ans constitue le centre de gravité de l'ensemble. En outre notons que les auteurs de contributions concernant un seul Etat n'ont jamais reculé devant des comparaisons avec les autres pays. A l'équilibre géographique correspond un équilibre dans le choix des méthodes d'approche. Si la place de l'histoire politique et institutionnelle est heureusement constante, l'analyse structurelle, voire quantitative des aspects sociaux s'affirme dans les articles de B. Kroener (influencé quelque peu par les méthodes françaises) sur la Prusse et l'Autriche et sur la France, mais aussi du prof. John L. H. Keep (Univ. de Toronto) sur l'armée russe, du prof. Dr Helmut Neuhaus (Friedrich Alexander Universität, Erlangen) sur l'Empire, sans pour cela occulter les autres aspects de l'histoire. De même l'histoire des idées et mentalités a sa part dans les études de caractère plus général.

Que ce soit pour traiter de la Prusse en elle-même ou par référence, on retrouve souvent des allusions aux mots célèbres de Frédéric le Grand sur »le miracle de la maison de Brandebourg« ou »la divine ânerie de mes adversaires«. Cependant Adelheid Simsch (Freie Universität Berlin) s'interroge sur ce qui a rendu possible le »miracle«. Il y voit d'abord une »éthique de l'Etat, saine et souple« pour le financement de la guerre et l'organisation d'une économie de guerre couvrant tous les besoins de l'armée grâce aux cinq départements du Directoire général du commerce et des manufactures. A lui seul le magasin royal de Berlin pour l'habillement emploie 5000 personnes. L'armée prussienne bénéficie de toutes les implantations nécessaires, bien reliées entre elles, dont elle n'a pas à s'éloigner, tirant ainsi l'avantage des »lignes intérieures« dans un espace suffisamment étendu pour ne pas être saturé par les troupes, où la manœuvre est possible, mais suffisamment restreint pour éviter la dispersion des forces et le gaspillage de temps en transports.

B. Kroener s'attache à l'étude de l'armée de 170 000 hommes qui tint tête aux quelque 320 000 coalisés. Si en temps de paix elle compte de 40 à 50 % d'étrangers, le Kantonsystem lui permet en cas de besoin de puiser largement dans la paysannerie, puisqu'en 1763 on comptait 68,4 % de sujets de Frédéric dans l'armée prussienne. D'ailleurs dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les soldats sont moins abrutis par le Drill qu'on ne l'a souvent écrit et ils sont attachés à leurs officiers par des liens seigneuriaux. L'administration de l'armée est bien plus économe qu'en Autriche ou en France. D'après Guibert une mobilisation coûtait en France $\frac{2}{3}$ de plus qu'en Prusse. B. Kroener estime à 169 500 000 Talers le coût de la guerre de Sept ans pour la Prusse, mais l'Etat a pu assumer cette lourde charge sans trop de dommages.

Enfin le Dr Hans Bleckwenn, après avoir présenté les faiblesses de l'armée prussienne à l'avènement du roi-sergent, nous montre comment la quatrième armée d'Europe (pour un pays au 10^e rang quant à la superficie et au 13^e quant à la population) s'améliore, notamment pour la cavalerie grâce à Seydlitz. Une des particularités très positives de l'armée prussienne est, qu'à la différence de ses adversaires, elle ne connaît pas la vénalité des charges d'officiers. L'armée prussienne est bien la propriété du monarque.

En face, l'armée de l'Empire fait piètre figure. H. Neuhaus après en avoir rappelé les structures montre combien pèse sur son recrutement un souci d'équilibre entre ses composantes. Ainsi le commandement se partage également entre les confessions catholique et protestante et le phénomène des clientèles est compliqué par le passage sur le trône impérial du Bavarois Charles VII. Manquant de motivations dans les guerres internes à l'Empire, cette armée n'apparaît que comme un auxiliaire de l'armée autrichienne pendant la guerre de Sept ans.

Les faiblesses de cette dernière sont analysées par rapport à l'armée prussienne. Elles portent notamment sur le financement. L'impôt couvre près des $\frac{2}{3}$ des frais de guerre (243 M florins) et les Pays-Bas autrichiens y participent pour 57 M. Il est vrai qu'ils sont tenus hors des combats. Vienne comme Berlin dépend en partie des subsides versés par ses alliés, mais on connaît la précarité des finances françaises. Le recours à l'emprunt facilité par les Juifs de cour (149 M. de florins dont 59 M. venant de la banque de Vienne), laisse les finances des Habsbourg obérées de 285 M. florins.

Les faiblesses de l'armée française sont surtout structurelles à cause d'une mauvaise organisation. La guerre de Sept ans aurait coûté à la France pour des effectifs moindres! 573 M. gulden contre 392 à l'Autriche et 180 à la Prusse. Il y a pléthore de généraux – il est vrai que beaucoup sont sans emploi – et la noblesse fait pression pour occuper des charges importantes. Peut-être le tableau présenté de la répartition des officiers suivant leurs origines, noblesse de cour, noblesse provinciale aisée ou pauvre gagnerait à être affiné. Cependant il explique très bien les tensions internobiliaire et la réaction nobiliaire. Si des pertes au combat élevées témoignent de la vocation militaire du corps des officiers, ceux-ci sont assez rapidement gagnés par le découragement, car à la faiblesse des structures de commandement se superpose une bureaucratisation qui alourdit la conduite de la guerre.

John Keep donne de l'armée russe un tableau encore plus sombre. La logistique est si déficiente que sur 120000 décès 97000 sont dus à la maladie. La troupe présente une unité religieuse, mais le corps des officiers manque d'homogénéité: Baltes et Grands Russiens ne s'entendent guère et le commandement est paralysé par l'attente des ordres de Saint-Petersbourg. Les officiers montrent peu d'empressement à combattre ceux qu'il considère comme leurs maîtres. De son côté K. R. Böhme (Ecole militaire supérieure, Stockholm) expose la situation de l'armée suédoise de Poméranie, réduite et incapable d'entreprendre une action offensive, donc de coopérer avec l'armée française ou l'armée russe.

Très particulier est le cas de l'Angleterre présenté par T. Hayter (Université de Buckingham). Hostile traditionnellement à l'armée de métier quand elle est stationnée dans l'île et soucieux de ses intérêts d'outre-mer, le peuple anglais consent un effort financier considérable, couvert par l'impôt foncier (7,25 M £) et par l'emprunt (17,84 M £), assuré par la Compagnie des Indes, la Compagnie des mers du Sud et la Banque d'Angleterre, avec la participation active des Juifs sépharades. En 1760, l'armée de Hanovre qui compte 100000 hommes dont 14000 Britanniques est entretenue par Londres à 95%.

Les problèmes généraux de la guerre sont évoqués avec bonheur par R. Vierhaus (Max-Planck-Institut, Göttingen). Au XVIII^e siècle elle entre constamment dans les calculs politiques des souverains. Motivations religieuses et soucis de la soldatesque appartiennent au passé. La population civile n'y participe plus que par l'impôt, du moins en dehors du théâtre des opérations. Frédéric le Grand à la certitude que politique et guerre sont affaires de souverains et doivent être menées rationnellement, conception qui recevra un démenti de la Révolution

française. J. Kunisch (Université de Cologne) insiste sur le fait que les divergences d'intérêts, mais aussi de comportement et de structure des armées alliées ont annulé leur supériorité numérique écrasante et cite Scharnhorst: »Celui qui tient pour possible une alliance sincère fondée sur l'intérêt réciproque ... ne connaît pas les hommes«, propos qui annonce le mot de Foch: »J'admire moins Napoléon depuis que je sais ce qu'est conduire une coalition.«

Enfin W. Petter (Institut d'Histoire militaire de Fribourg) essaie de dépasser ce que les biographes de Frédéric nous ont appris sur la conduite de la guerre, en analysant plus largement l'environnement et en comparant avec les autres chefs de guerre. Il nous montre que le roi-connétable a souvent perdu le contrôle de son ordre de bataille et que les Autrichiens ne l'ont jamais conservé. On s'explique alors que pour Frédéric, »le chef d'œuvre d'un grand général est d'atteindre le but final d'une campagne par des manœuvres perspicaces et sûres«. La bataille n'est que l'ultime moyen de rupture. W. Petter évalue la place de la petite guerre (pour l'infanterie et les dragons, 90% des rencontres et amène à réviser l'idée que Frédéric laissait ses troupes groupées pour éviter la désertion.

Quoique les organisateurs du colloque n'aient pas cherché à concentrer l'attention sur la personnalité de Frédéric le Grand, l'éclairage européen lui conserve une place importante. B. Kroener dans son panorama historiographique introductif passe en revue la place que la guerre réglée du XVIII^e siècle a tenue dans les réflexions générales, depuis des contemporains comme Guibert jusqu'à Nef, Skalweit, Braudel, Mousnier en passant par Droysen, Engels, Sombart, Hintz, Caspary, Tawney ... et notamment leur conception des rapports entre guerre et économie, guerre et institutions.

En écho à cette introduction, M. Messerschmidt (Institut d'histoire militaire de Fribourg) analyse l'influence que l'exemple de Frédéric II a exercée sur la Prusse et l'Allemagne. Si Clausewitz s'est cru dans la lignée de Frédéric, la Sainte-Alliance ne fut pas favorable au roi-connétable et les romantiques virent en lui le malencontreux homme des Lumières et l'*undeutscher König*, tandis que les libéraux préféraient insister sur le souverain philosophe plus que sur l'homme de guerre. Cependant l'esprit de Frédéric le Grand a influencé le XIX^e siècle allemand en laissant plus une tradition qu'un héritage. La »théologie de la Kommandogewalt« a subsisté jusqu'à la fin de la monarchie. La hardiesse de jugement du souverain placé devant la nécessité de défense de l'Etat qui explique la décision de Frédéric d'attaquer en 1756, inspire encore les choix du plan Schlieffen. Malgré les critiques de Franz Mehring (»Die Lessing Legende«) qui voit dans la formule frédéricienne »le roi premier serviteur de l'Etat«, plus une preuve de despotisme que d'abnégation, l'esprit de Frédéric le Grand revit à plusieurs reprises chez ceux qui soupçonnent dans l'exaltation de la paix un élément de corruption et de décadence comme cela fut le cas pendant le 3^e Reich (Hitler n'accueillit-il pas l'annonce de la mort de Roosevelt le 13 avril 1945 comme le renouvellement du miracle de la maison de Brandebourg!). M. Messerschmidt constate que le Frédéric le Grand historique est toujours aussi problématique et que même dans le domaine scientifique il est malaisé de résister au poids de la tradition qui le concerne.

Ce long compte-rendu ne donne qu'une idée de la richesse de ces »Actes«, témoins de la qualité retrouvée de l'historiographie militaire allemande. Par des démarches convergentes, les auteurs remettent en cause bien des interprétations qui semblaient assurées.

André CORVISIER, Paris

Azer GAT, *The origins of Military Thought from the Enlightenment to Clausewitz*, Oxford (Clarendon Press) 1989, X-281 p. (Oxford Historical Monographs).

La thèse de doctorat de Azer Gat, aujourd'hui professeur à l'université de Tel Aviv, soutenue devant l'université d'Oxford, est devenue un livre d'une importance capitale, essentiellement par son caractère stimulant. Il n'était pas de l'intention de l'auteur de présenter